NICOLAS DROCOURT

Quelques aspects du rôle des ambassadeurs dans les transferts culturels entre Byzance et ses voisins (VII^{e}–XII^{e} siècle)

L'influence culturelle de l'Empire byzantin sur ses voisins méditerranéens est un fait désormais bien établi, notamment à l'époque médio-byzantine qui retiendra notre attention ici. Avec une intensité variable dans le temps et des raisons semblables ou distinctes, l'Occident chrétien comme les territoires de l'Islam semblent avoir pleinement tiré profit, sur le plan culturel, des relations multiples et multiformes entretenues avec Byzance. Dans ce cadre, l'activité diplomatique paraît plus particulièrement avoir été au cœur de ces échanges. Nous souhaiterions en mettre en avant quelques éléments, en insistant sur le rôle tenu par les ambassadeurs – sans pour autant nier les autres acteurs des transferts culturels[1].

L'étude des envoyés diplomatiques soulève toutefois de nombreuses questions. Un premier regard sur les textes montre que cette influence des ambassadeurs en matière culturelle est loin d'être nette ou explicite. Pire, elle semble même assez restreinte. En outre, il est certain que de mentionner et/ou de décrire un contact diplomatique revêt toujours un sens particulier, tant dans les textes narratifs que normatifs. Si, par définition, tout contact diplomatique est affaire d'échanges, celui décrit par un auteur s'avère d'abord une rencontre à distance entre deux souverains ayant délégué un ou plusieurs émissaires officiels dans ce but – de manière temporaire rappelons-le. Lorsqu'un transfert culturel peut être appréhendé dans nos sources, il rejaillit donc d'abord et avant tout sur ces souverains en contact, et moins sur les ambassadeurs. Cette absence relative est d'autant plus préjudiciable que ces derniers sont, au contraire, les acteurs de premier plan des dits contacts. Ce paradoxe apparent mérite pleine attention. Il conduira à saisir dans quelle mesure il faut désormais considérer que les envoyés officiels ne sont pas de simples intermédiaires à vocation politique. Ils sont aussi vecteurs, encore trop négligés, d'objets, de connaissances, de savoirs.

1 Songeons ainsi aux marchands, pèlerins, moines gyrovagues, transfuges, ou aux prisonniers de guerre; sur ces derniers: Sofia PATOURA, Οἱ αἰχμάλωτοι ὡς παράγοντες ἐπικοινωνίας καὶ πληροφόρησης (4ος–10ος αἰ), Athènes 1994. Dans la présente étude, la question des échanges diplomatiques de Byzance avec ses voisins septentrionaux et balkaniques, plus éloignés de la Méditerranée, sera volontairement laissée de côté.

LES AMBASSADEURS, VECTEURS ATTESTÉS D'ÉCHANGES CULTURELS

A priori, un premier mode de transfert culturel par la voie diplomatique est incarné par l'échange de dons. Notre documentation écrite montre que tout contact officiel s'accompagne invariablement de dons. Longtemps perçus dans une perspective agonistique du don et du contre-don seyant aux rites diplomatiques, dans la continuité des études de Marcel Mauss et de ses épigones[2], certains travaux récents tendent à les considérer dans leur dimension économique et commerciale[3]. Bien plus, de tels dons ont aussi une valeur culturelle, et notamment intellectuelle lorsqu'il s'agit de manuscrits[4]. En dehors de ces derniers, la portée exacte de ces cadeaux diplomatiques une fois acquis par un souverain reste toutefois délicate à jauger tant les textes restent, globalement, silencieux[5]. Il peut être aisé de discerner, plus que d'établir avec certitude, les conséquences culturelles du transfert de ces objets. Il place, à l'évidence, l'ambassadeur dans une position de choix sur ce plan tant, répétons-le, le recours au don s'avère automatique et que son absence est jugée offensante[6]. Cependant, le silence ou l'absence de précision des textes suggère le plus souvent que l'émissaire officiel n'est jamais qu'un simple intermédiaire entre deux souverains, qu'il ne joue qu'un rôle passif.

Dans certains cas toutefois, l'influence culturelle de l'ambassadeur est plus explicite. Les exemples les plus aboutis en ce sens sont illustrés par les échanges diplomatiques entre la cour byzantine et les califes abbassides au IX[e] siècle. Ils sont remarquables car

2 Anthony CUTLER, Les échanges de dons entre Byzance et l'Islam (IX[e]–XI[e] siècles), dans: Journal des savants 1/1 (1996), p. 51–66, http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/jds_0021-8103_1996_num_1_1_1594 (26/6/2012); Peter SCHREINER, Diplomatische Geschenke zwischen Byzanz und dem Westen ca. 800–1200: Eine Analyse der Texte mit Quellenanhang, dans: Dumbarton Oaks Papers 58 (2004), p. 251–282; Telemachos C. LOUNGHIS, Die byzantinischen Gesandten als Vermittler materieller Kultur vom 5. bis ins 11. Jahrhundert, dans: Kommunikation zwischen Orient und Okzident. Alltag und Sachkultur, Vienne 1994 (Veröffentlichungen des Instituts für Realienkunde des Mittelalters und der frühen Neuzeit, 16), p. 49–67. Voir enfin les études relatives à la période médio-byzantine dans: Mitteilungen zur Spätantiken Archäologie und Byzantinischen Kunstgeschichte 4 (2005), sur lesquelles nous reviendrons.

3 Anthony CUTLER, Gifts and Gift Exchanges as Aspects of Byzantine, Arab and Related Economies, dans: Dumbarton Oaks Papers 55 (2001), p. 245–278; ID., Significant Gifts: Patterns of Exchange in Late Antique, Byzantine, and Early Islamic Diplomacy, dans: Journal of Medieval and Early Modern Studies 38 (2008), p. 79–102.

4 Juan SIGNES CODOÑER, La diplomacia del libro en Bizancio. Algunas reflexiones en torno a la posible entrega de libros griegos a los Árabes en los siglos VIII–X, dans: Scrittura e civiltà 20 (1996), p. 153–187; John LOWDEN, The Luxury Book as Diplomatic Gift, dans: Jonathan SHEPARD, Simon FRANKLIN (dir.), Byzantine Diplomacy, Aldershot 1992, p. 249–260; Avinoam SHALEM, Objects as Carriers of Real or Contrived Memories in a Cross-cultural Context, dans: Mitteilungen zur Spätantiken Archäologie (voir n. 2), p. 103–104 et 115.

5 Sur la dimension politique des dons offerts: Franz TINNEFELD, *Mira varietas*. Exquisite Geschenke byzantinischer Gesandtschaften in ihrem politischen Kontext (8–12. Jh.), dans: Mitteilungen zur Spätantinken Archäologie (voir n. 2), p. 121–137.

6 Voir François-Louis GANSHOF, Le Moyen Âge. Histoire des relations internationales, vol. 1, Paris 1953, p. 125.

ils concernent précisément plusieurs émissaires nommément cités dans les textes grecs, outre le fait qu'ils mettent en scène des grands savants du monde byzantin de ce siècle: Jean le Grammairien, Photius, et, dans une moindre mesure puisqu'il n'agit pas en ambassadeur, Léon le Mathématicien[7]. Celui de Jean le Grammairien reste plus central pour nos propos. Il s'est bien rendu, lui, à Bagdad, envoyé par l'empereur Théophile en 829–830; il a peut-être effectué une seconde mission en 831 à Damas[8]. Les chroniqueurs grecs détaillent largement sa mission, en insistant sur plusieurs aspects: la nature et la richesse des dons par lesquels il brille auprès du calife, ses qualités d'éloquence, notamment dans les tractations relatives à un échange de prisonniers entre les deux États[9]. Nous noterons qu'il n'est pas question d'échange de manuscrits dans ces passages. Toutefois, le cas de Jean le Grammairien doit retenir notre attention car il s'avère bien un vecteur culturel d'importance, ici dans le domaine de l'architecture. Si l'on en croit Jean Skylitzès:

> Jean, donc, une fois revenu auprès de Théophile, lui raconta ce qu'il avait vu en Syrie et persuada l'empereur de faire ériger le palais de Bryas sur le modèle des constructions sarrasines, en parfaite conformité avec leur plan et la variété de leur décoration; lui-même veillerait sur ce palais et serait l'architecte de cette construction. Il persuada l'empereur, donc, et le travail se fit jusqu'à son terme selon les indications de Jean […][10].

Le palais est de la sorte bâti sur la rive asiatique du Bosphore, avec une addition toutefois: une église attenante, à trois absides[11]. Un tel cas n'est pas sans rappeler un autre

7 L'historiographie récente a beaucoup discuté de la portée, voire de l'historicité, des contacts relatifs aux deux derniers cas: Dimitri GUTAS, Pensée grecque, culture arabe. Le mouvement de traduction gréco-arabe à Bagdad et la société abbasside primitive (IIe–IVe/VIIIe–Xe siècles), Paris 2005, p. 270; remise en cause du déplacement de Photius, par Vasiliki VLYSSIDOU, Σχετικὰ μὲ τὴν πρεσβεία τοῦ Φωτίου ἐπ' Ἀσσυρίους, dans: Δίπτυχα 5 (1992), p. 270–279. Voir encore Paul MAGDALINO, The Road to Baghdad in the Thought-World of Ninth-Century Byzantium, dans: Leslie BRUBAKER (dir.), Byzantium in the Ninth-Century: Dead or Alive?, Aldershot 1998, p. 195–213; on peut ajouter le cas de Constantin-Cyril, lui aussi prenant part à une mission à Bagdad: Barbara ROGGEMA, The Life of Constantine-Cyril, dans: David THOMAS, Barbara ROGGEMA (dir.), Christian-Muslim Relations. A Bibliographical History, vol. 1 (600–900), Leyde, Boston 2009 (History of Christian-Muslim Relations, 11), p. 799–803.

8 Theophanus Continuatus, éd. Immanuel BEKKER, Bonn 1838, p. 95–97; Nike KOUTRAKOU, Highlights in Arab-Byzantine Cultural Relations (IXth–XIth Centuries A.D.): An Approach through Diplomacy, in: Yacoub Yousef AL-HIJJI, Vassilios CHRISTIDÈS (dir.), Cultural Relations between Byzantium and the Arabs, Athènes 2007, p. 88.

9 Jean SKYLITZÈS, Σύνοψις ἱστοριῶν, éd. Ioannes THURN, Berlin, New York 1973, p. 57–58, Jean ZONARAS, Ἐπιτομὴ ἱστοριῶν, éd. Theodor BÜTTNER-WOBST, Bonn 1897, vol. 3, p. 406. Plus largement, ce contact est aussi à relier au renouveau du savoir antique, tant à Constantinople qu'à Bagdad: Paul MAGDALINO, L'orthodoxie des astrologues. La science entre le dogme et la divination à Byzance (VIIe–XIVe siècle), Paris 2006 (Réalités byzantines, 12), p. 64–65.

10 Jean SKYLITZÈS, Σύνοψις ἱστοριῶν (voir n. 9), p. 57–58, ID., Empereurs de Constantinople, trad. Bernard FLUSIN, annoté Jean-Claude CHEYNET, Paris 2003, p. 54, dont nous reprenons la traduction.

11 Alessandra RICCI, The Road from Baghdad to Byzantium and the Case of the Bryas Palace in Istanbul, dans: BRUBAKER (dir.), Byzantium in the Ninth-Century (voir n. 7), p. 131–149;

épisode du début des relations entre Byzance et les Abbassides. D'après al-Ḫaṭīb al-Baġdādī, un émissaire byzantin se rendit à Bagdad auprès d'al-Mahdī et au nom de l'empereur Léon IV, au début du règne de ce dernier, soit vers 775–776. Il serait venu féliciter le nouveau calife de son accession au trône. L'auteur arabe du XI^e^ siècle avance ainsi que cet émissaire fut un patrice, et décline son nom dans lequel l'historiographie moderne devine un certain Tarasios. Il explique surtout que ce même envoyé officiel aurait donné de précieux conseils au calife, par l'intermédiaire de son vizir, pour la construction de moulins à eau. Bien plus, il aurait lui-même œuvré pour leur édification à Bagdad, au point d'ailleurs que l'on finit par leur donner le nom de »moulins du patrice« (*arḥāʾ al-batrīq*), et que Tarasios aurait pu conserver les revenus tirés de leur usage jusqu'à sa mort[12].

Au-delà du seul domaine architectural, des émissaires peuvent aussi s'illustrer pour l'intérêt qu'ils accordent à d'autres dimensions des échanges culturels, ainsi celle liée aux manuscrits. Elle n'est que fortement supposée dans le cas de Jean le Grammairien au regard des textes, mais c'est un aspect dans les relations culturelles qui revient très souvent. Un auteur arabe relate ainsi le cas d'émissaires arabo-musulmans escortés jusqu'à Éphèse, où ils viennent vénérer la caverne des Sept Dormants, et où ils peuvent collecter des manuscrits anciens[13]. Le fait est intéressant, en outre, car il démontre que l'acquisition de tels manuscrits peut aussi se faire hors de Constantinople dans l'Empire byzantin[14]. Il est du reste en partie prolongé par le récit de l'ambassadeur Abū Isḥāq b. Šahrām un siècle plus tard, au milieu du X^e^ siècle. Dans son »Catalogue« (»al-fihrist«), Ibn an-Nadīm relate la manière dont cet émissaire de l'émir hamdanide d'Alep demanda à plusieurs reprises à l'empereur de lui ouvrir »un temple de construction ancienne«, lieu de culte des »anciens Grecs (*Yūnān*)« qui était resté clos »depuis le temps où les Rūm s'étaient convertis au christianisme«. L'ambassadeur finit par avoir gain de cause car le temple, »à trois jours de Constantinople«, lui fut ouvert. Il put ainsi en admirer et en décrire tant la beauté architecturale et les inscriptions que la

Alireza NASER ESLAMI, Architettura tra Bisanzio e l'Islam, dagli Omayyadi ai Comneni: incroci e interazioni, in: Arturo C. QUINTAVALLE (dir.), Medioevo mediterraneo: l'Occidente, Bisanzio e l'Islam, Milan 2007, p. 477–488, ici p. 482.

12 Ilse ROCHOW, Zu den diplomatischen Beziehungen zwischen Byzanz und dem Kalifat in der Zeit der syrischen Dynastie, in: Claudia SODE, Sarolta A. TAKÁCS (dir.), Novum Millenium. Studies on Byzantine History and Culture dedicated to Paul Speck, Aldershot 2001, p. 305–326, ici p. 316, avec la bibliographie. Soulignons que, pour tôt qu'il apparaisse dans les relations diplomatiques entre Byzance et l'Islam, cet épisode d'entraide technique connaît deux antécédents célèbres avec les demandes d'aide des califes omeyyades aux Byzantins pour la rénovation et/ou transformation des mosquées de Médine et de Damas, voir Andreas KAPLONY, Konstantinopel und Damaskus. Gesandtschaften und Verträge zwischen Kaisern und Kalifen, 639–750. Untersuchungen zum Gewohnheits-Völkerrecht und zur interkulturellen Diplomatie, Berlin 1996 (Islamkundliche Untersuchungen, 208), p. 163–173, 183–188, épisodes jugés historiques par cet auteur mais au sein desquels le rôle précis d'ambassadeur n'apparaît pas.

13 Voir les références de KOUTRAKOU, Highlights (voir n. 8), p. 88, n. 16, de même que Oya PANCAROĞLU, Caves, Borderlands and Configurations of the Sacred Topography in Medieval Anatolia, dans: Gary LEISER (dir.), Les Seldjoukides d'Anatolie, Mésogeios 25–26 (2005), p. 254–256.

14 Voir SIGNES CODOÑER, La diplomacia del libro (voir n. 4), p. 164–170.

grande »quantité de livres anciens, de quoi charger un grand nombre de chameaux«, livres dont l'état de conservation était très variable, de ceux en excellent état à ceux »mangés par les vers«[15].

Plusieurs éléments se dégagent de ce texte[16]. Le fait tout d'abord que l'émissaire ne semble pas revenir de cette visite avec des manuscrits. Le fait ensuite que ce texte s'avère au total très critique vis-à-vis des Byzantins, qui ne savent se rendre compte du patrimoine culturel et intellectuel dont ils disposent dans leur empire. C'est là une critique traditionnelle, dès le IXe siècle abbasside, qui s'apparente de ce fait à un *topos*: celui d'un héritage hellénique ancien que les Rūms/Byzantins ne sauraient conserver et encore moins employer correctement du fait de leur christianisme, véritable fossoyeur de ce patrimoine[17]. Des vues récurrentes sous la plume de plusieurs auteurs arabes aux IXe et Xe siècles qui se superposent à une autre rhétorique, celle relative à la survalorisation de soi ou de son camp par rapport à un partenaire diplomatique. Cette »rhétorique des ambassades« invite le lecteur à se méfier de témoignages qui visent à exagérer démesurément les conséquences culturelles d'un contact diplomatique, ou, inversement, à nier son intérêt lorsque l'apport culturel en question provient du camp adverse. Il n'empêche que, pour le XIe siècle encore, un texte arabe mentionne la présence d'un éminent ambassadeur abbasside à la recherche de manuscrits dans la capitale byzantine: le poète et vizir Abū Naṣr al-Manāzī[18].

Si cette quête de manuscrits renforce le poids culturel des contacts diplomatiques et le rôle clé de certains émissaires officiels, elle n'est toutefois pas l'apanage des relations entre Byzance et l'Islam. Plusieurs émissaires provenant de l'Occident chrétien témoignent d'un intérêt intellectuel assez proche, notamment pour les manuscrits. Le fait est important car si l'on a souvent insisté sur l'asymétrie entre l'Occident chrétien et Byzance dans le domaine des échanges culturels – et dans celui des arts par

15 AL-NADÎM, Fihrist, éd./trad. Bayard DODGE, The Fihrist of al-Nadîm. A Tenth century Survey of Muslim Culture, New York, Londres 1970, vol. 2, p. 585–586; pour la traduction française: Aleksandr A. VASILIEV, Byzance et les Arabes, vol. 2: La dynastie macédonienne. 2e partie: extraits des sources traduites, éd. française préparée par Henri GRÉGOIRE et Marius CANARD, Bruxelles 1950, p. 295–296.

16 Voir notre analyse: La diplomatie médio-byzantine et l'Antiquité, dans: Anabases 7 (2008), p. 57–87, ici p. 66–69.

17 GUTAS, Pensée grecque (voir n. 7), p. 138–143.

18 Voir Nadia-Maria EL CHEIKH, Byzantium Viewed by the Arabs, Cambridge Mass. 2004 (Harvard Middle Eastern Monographs, 36), p. 110. Au-delà des seuls émissaires officiels, d'autres intermédiaires peuvent s'illustrer dans la réussite d'un transfert culturel après la livraison d'un manuscrit. La vive émulation dans les domaines botanique et pharmacologique à Cordoue, à la suite de l'arrivée du »Materia medica« de Dioscoride, doit beaucoup à un certain moine Nicolas, interprète envoyé par Constantinople à la demande de Cordoue après la venue d'une délégation byzantine apportant le dit texte: VASILIEV, Byzance et les Arabes (voir n. 15), p. 186, et Franz DÖLGER, Regesten der Kaiserurkunden des oströmischen Reiches, 1. Teil, 2. Halbband, Regesten von 867–1025, zweite Auflage neu bearbeitet von Andreas E. MÜLLER, unter verantwortlicher Mitarbeit von Alexander BEIHAMMER, Munich 2003, n° 657 et 659.

exemple[19] – cette analyse connaît quelques reconsidérations récentes[20]. En lien avec l'activité diplomatique, il a aussi été mis en évidence que certaines périodes, quand cette activité s'intensifiait, étaient aussi des périodes propices aux transferts culturels, artistiques et/ou intellectuels: ainsi au tournant du VIII^e^ et du IX^e^ siècle[21], ou dans la seconde partie du X^e^[22], lorsque émergent en Occident des rivaux impériaux à Byzance.

Dans cette logique, on n'attend pas le XII^e^ siècle pour trouver mention d'émissaires revenant de Byzance chargés de manuscrits dont les élites occidentales tirent un grand profit. Déjà à la fin du IX^e^ siècle, Anastase le Bibliothécaire en fournit un bel exemple. Son rôle au sein de la curie pontificale est bien connu, tout comme la mission qu'il mène à Constantinople au nom de l'empereur carolingien Louis II, en 869–870, non sans défendre d'ailleurs les intérêts de la papauté d'alors. Il revient de la capitale byzantine avec les actes grecs du VIII^e^ concile œcuménique, qui s'est tenu dans la capitale impériale, et traduit ces actes en latin[23]. Il écrit aussi une »Chronographia tripertita« qui reprend la traduction de plusieurs chroniques grecques. Ce document s'avère l'une des sources majeures pour la connaissance de l'histoire de l'Empire romain d'Orient de la fin du III^e^ siècle jusqu'au début du IX^e^; en outre, ce texte devient aussi un des premiers moyens écrits de connaître en Occident les débuts de l'islam et son expansion[24].

Reconnaissons toutefois que le lien entre cette mission sur le Bosphore et l'acquisition précise de ces textes reste hypothétique – Anastase ayant pu se procurer autrement ces manuscrits, notamment par le biais de la communauté monastique grecque de Rome[25]. Il est toutefois difficile de croire que sa présence diplomatique sur le Bosphore ne l'ait pas conduit à acquérir des manuscrits, ne serait-ce qu'au regard de la

19 Voir André GRABAR, L'asymétrie des relations de Byzance et de l'Occident dans le domaine des arts du Moyen Âge, dans: Irmgard HUTTER (dir.), Byzanz und der Westen. Studien zur Kunst des europäischen Mittelalters, Vienne 1984, p. 9–24.

20 Leslie BRUBAKER, Material Culture and the Myth of Byzantium, dans: Girolamo ARNALDI, Guglielmo CAVALLO (dir.), Europa medievale e mondo bizantino, Contatti effettivi e possibilità di studi comparati, Rome 1997, p. 33–41.

21 Walter BERSCHIN, Die Ost-West-Gesandtschaften am Hof Karls des Großen und Ludwigs des Frommen (768–840), dans: Paul Leo BUTZER, Maximilian KERNER, Walter OBERSCHELP (dir.), Karl der Große und sein Nachwirken. 1200 Jahre Kultur und Wissenschaft in Europa, 2 vol., Turnhout 1997, vol. 1, p. 157–172.

22 Voir Krijna N. CIGGAAR, Western Travellers to Constantinople. The West and Byzantium, 962–1204: Cultural and Political Relations, Leyde, New York, Cologne 1996 (The Medieval Mediterranean: Peoples, Economies and Culture, 400–1453, 10), p. 212–215.

23 Liber pontificalis, éd. Louis DUCHESNE, Paris ^2^1955, vol. 2, p. 181, 184–185; Walter BERSCHIN, Medioevo greco-latino: da Gerolamo a Niccolò Cusano, Naples 1989, p. 214.

24 Voir la notice de Bronwen NEIL, dans: THOMAS, ROGGEMA (dir.), Christian-Muslim Relations (voir n. 7), p. 786–790, de même que Paolo CHIESA, Matilde CUPICCIA, Adele GALLI, Anastasius Bibliothecarius, dans: Paolo CHIESA, Lucia CASTALDI (dir.), La trasmissione dei testi latini del Medioevo, vol. 2, Florence 2005 (Millenio Medievale, 57), p. 100–103.

25 Voir BERSCHIN, Medioevo greco-latino (voir n. 23), p. 210–213; voir aussi Paolo CHIESA, Traduzioni e traduttori a Roma nell'alto Medioevo, dans: Roma fra Oriente e Occidente, Spolète 2002 (Settimane di Studio del Centro Italiano di Studi sull'-alto Medioevo, 49), p. 455–487, et notamment p. 468–471. Le lien entre une traduction par Anastase d'un texte hagiographique et l'une de ses missions diplomatiques auprès des Bénéventains est établi dans un cas: ibid., p. 470–471.

quinzaine de textes hagiographiques dont il s'est fait le traducteur en latin[26]. En outre, il est possible qu'un autre émissaire officiel, byzantin celui-ci, ait fait office d'interprète pour les passages grecs les plus difficiles à traduire en latin au sein des actes du concile de Constantinople de 869–870[27]. Au contraire, le lien entre manuscrit et émissaire est très net avec la venue, un demi-siècle plus tard, d'un envoyé du duc de Naples à Constantinople, missionné pour des raisons qui restent inconnues. L'archiprêtre Léon, chargé de cette mission, rapporte à Naples et traduit en latin une version manuscrite grecque relatant l'histoire et les exploits d'Alexandre, roi de Macédoine. Il donne ainsi la première version latine du »Roman d'Alexandre«, dont le succès en Occident n'est plus à décrire[28]. Le prologue de cette version, dans lequel Léon relate ce transfert, justifie aussi la traduction d'une œuvre entièrement profane, dépourvue de toute citation scripturaire, en lui accordant toutefois une finalité pieuse[29].

Les cas d'ambassadeurs latins qui sont de grands passeurs de manuscrits depuis l'Orient byzantin vers l'Occident chrétien se multiplient par la suite, aux XI[e] et XII[e] siècles. Si une mission diplomatique reste limitée dans le temps, ces exemples renforcent l'idée du choix d'émissaires qui sont aussi de grandes figures intellectuelles de leur temps. Les relations entre Constantinople et la cour impériale germanique consolident, on le sait, les échanges culturels entre ces deux empires. Le mariage, négocié à Constantinople, entre Théophano, nièce de Jean Tzimiskès, et le futur Otton II est ainsi le point de départ d'une forme de transfert culturel depuis Byzance vers l'Occident chrétien – comme il a souvent été remarqué[30]. Jean Philagathos de Plai-

26 Chiffre avancé par Juan SIGNES CODOÑER, El esplendor de Bizancio y las traducciones del griego al latín antes de la Cruzadas, dans: Álvaro SÁNCHEZ-OSTIZ, José B. TORRES, Ramón MARTÍNEZ (dir.), De Grecia a Roma y de Roma a Grecia. Un camino de ida et vuelta, Pampelune 2007, p. 407–420, ici p. 412. Il faut en outre souligner la dimension politique et diplomatique du choix des textes traduits par Anastase, comme s'y emploie Claudio LEONARDI, Anastasio Bibliotecario e le traduzioni dal Greco nella Roma altomedievale, dans: Michael W. HERREN, Shirley A. BROWN (dir.), The Sacred Nectar of the Greeks: the Study of Greek in the West in the Early Middle Ages, Londres 1988, p. 277–296, ici p. 285–289.

27 C'est l'hypothèse retenue pour expliquer la mention d'un *interpres doctior* ayant secondé Anastase dans son travail de traducteur: CHIESA, Traduzioni e traduttori (voir n. 25), p. 482, n. 64: il faudrait y entrevoir un certain Théognoste, higoumène constantinopolitain et, surtout, envoyé impérial et patriarcal à Rome en 871, voir Daniel NERLICH, Diplomatische Gesandtschaften zwischen Ost und Westkaisern, 756–1002, Bern 1999 (Geist und Werk der Zeiten. Arbeiten aus dem Historischen Seminar der Universität Zürich, 92), p. 285.

28 Sur la tradition de ce texte, voir Paolo CHIESA, Leo Archypresbyter, dans: La trasmissione dei testi latini del Medioevo (voir n. 24), p. 421–432; Friedrich PFISTER, Der Alexanderroman des Archipresbyters Leo, Heidelberg 1913, p. 5–8, date cette mission entre 944 et 959, suivi par Corinne JOUANNO, Naissance et métamorphoses du »Roman d'Alexandre«. Domaine grec, Paris 2002, p. 39, n. 52.

29 Voir Thomas GRANIER, La culture lettrée des élites princières et ducales de l'Italie méridionale latine, VIII[e]–XI[e] siècle, dans: François BOUGARD, Régine LE JAN, Rosamond MCKITTERICK (dir.), La culture du haut Moyen Âge: une question d'élites?, Turnhout 2009 (Haut Moyen Âge, 7), p. 171–186, ici p. 180–181.

30 CIGGAAR, Western Travellers (voir n. 22), p. 209–212, 217–218. Angelikè G. PANAGOPOULOU, ΘΕΟΦΑΝΩ. Η βυζαντινή αυτοκράτειρα της Γερμανίας Πρέσβειρα του βυζαντινού πολιτισμού στη Δύση, Thessalonique 2008, passim et, plus précisément p. 271–281; Hans K.

sance y joue un rôle non négligeable, précepteur d'Otton III qu'il est, mais aussi ambassadeur au nom de la cour germanique à Constantinople[31]. Il est par ailleurs établi que cette figure politique qu'est Philagathos est intimement liée à la traduction d'œuvres médicales du grec au latin – sans qu'un lien ne soit clairement attesté entre cette transmission et sa présence en Orient byzantin, là encore[32]. Un autre archevêque, Alfanus de Salerne, est pleinement associé au transfert vers l'Italie méridionale et le monde latin du »Περὶ φύσεως ἀνθρώπου« de Némésios d'Éphèse, de par sa présence diplomatique sur le Bosphore[33]. En outre, Alfanus est étroitement lié à d'autres figures intellectuelles de cette fin de XI^e siècle: Constantin l'Africain, ou encore l'abbé Didier du Mont-Cassin, autre émissaire envoyé vers Constantinople[34].

Le siècle suivant renforce cette tendance avec au moins deux figures marquantes. La première est Burgonde de Pise. Juge bien connu de la cité d'Italie du Nord, il se rend à Constantinople à deux reprises, en 1136 puis en 1168–1171. S'il traduit des œuvres de Basile de Césarée, de Némésios d'Éphèse ou de Jean Damascène, doit-on rappeler qu'il transmet à l'Occident latin, à la suite du premier contact diplomatique avec la cour byzantine, le »Digeste« du »Corpus Juris Civilis« de Justinien[35]? Fait bien établi, ce texte est la base textuelle majeure d'un intérêt croissant pour le droit romain en Occident[36]. Notons d'ailleurs que c'est un autre Pisan, Léon Toscan, traducteur à la cour de Manuel I^er Comnène, qui transmet une traduction latine des œuvres liturgiques de Jean Chrysostome à un autre ambassadeur envoyé par la couronne d'Aragon, Ramón de Moncada[37].

Le second émissaire et passeur de manuscrits est un envoyé de la cour normande de Sicile, Henri Aristippe. Lors de l'un des rares moments d'entente entre Constantinople et Palerme au XII^e siècle, ce représentant de Guillaume I^er peut s'enorgueillir de revenir avec un manuscrit de taille offert comme don diplomatique par l'empereur: la

SCHULZE, Die Heiratsurkunde der Kaiserin Theophanu. Die griechische Kaiserin und das römisch-deutsche Reich 972–999, Hanovre 2007. Plus largement, les alliances matrimoniales, préparées par des échanges d'ambassades, ont souvent une portée culturelle considérable: Angelikè G. PANAGOPOULOU, Οι διπλωματικοί γάμοι στο Βυζάντιο (6ος–12ος αιώνας), Athènes 2006.

31 NERLICH, Diplomatische Gesandtschaften (voir n. 27), p. 62, 303–304.

32 SIGNES CODOÑER, El esplendor (voir n. 26), p. 415 et n. 41, p. 418.

33 Ibid., p. 418; CIGGAAR, Western Travellers (voir n. 22), p. 257.

34 Sur Didier et sa transmission des portes de bronze depuis Constantinople: Antonio IACOBINI (dir.), Le porte del Paradiso. Arte e tecnologia bizantina tra Italia e Mediterraneo, Rome 2009 (Milion, Studi e ricerche d'arte bizantina, 7).

35 Cette transmission s'effectue quatre ans après sa première présence sur le Bosphore, en 1140; voir Peter CLASSEN, Burgondio von Pisa. Richter, Gesandter, Übersetzer, Heidelberg 1974 (Sitzungsberichte der Heidelberger Akademie der Wissenschaften, 4) en particulier les p. 12–13, 19–29, 69–70, 75–76, ainsi que p. 34–62 pour son œuvre de traduction.

36 Voir CIGGAAR, Western Travellers (voir n. 22), p. 98.

37 Antoine DONDAINE, Hugues Ethérien et Léon Toscan, dans: Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Âge 27 (1952), p. 67–134, ici p. 119–120; Maria T. FERRER I MALLOL, Daniel DURAN I DUELT, Una ambaixada catalana a Constantinoble el 1176 i el matrimoni de la princesa Eudoxia, dans: Anuarios de estudios medievales 30 (2000), p. 963–977.

»Μεγίστη σύνταξις« de Claude Ptolémée[38]. Comme dans le cas du »Digeste«, il convient de considérer ce texte comme un document majeur, davantage connu de nos jours sous le nom d'»Almageste«, de son nom arabe traduit en latin. Il faut insister sur ce cas d'Aristippe. D'abord parce que sa traduction du grec en latin s'établira bien avant celle de Gérard de Crémone à partir de l'arabe. Ensuite parce que le geste d'un don impérial de cette nature a nécessairement une portée singulière. Elle recouvre la part de représentation que le pouvoir impérial souhaite dispenser par ce biais, tout en plaçant ambassades et ambassadeurs au cœur de cette représentation[39]. Plus largement enfin, il est quelquefois proposé par certains historiens de rattacher cette mission d'Aristippe à Byzance à l'introduction d'autres textes importants de l'Antiquité grecque dans le monde latin, textes dont Aristippe a assuré la traduction[40]. L'arrivée en Sicile par le biais du même contact de la chronique de Jean Skylitzès, à l'origine d'une copie richement enluminée et encore conservée aujourd'hui à Madrid, est une hypothèse qui n'a pas encore été démentie[41].

TRANSFERTS SUPPOSÉS ET PLUS INATTENDUS DES AMBASSADEURS

Ces quelques cas de transferts culturels attestés sur fond de relations diplomatiques ne doivent pas en écarter d'autres, davantage supposés ou plus inattendus au regard de notre documentation.

Le domaine architectural en fournit un exemple. Récemment, Michel Sot a ainsi pu revenir sur la question de l'influence possible de modèles byzantins dans l'édification du palais carolingien d'Aix-la-Chapelle[42]. Entre autres arguments proposés par l'auteur, la place des échanges d'ambassades entre les deux cours est particulièrement prise en compte[43]. L'influence directe des émissaires officiels mérite en effet attention.

38 Charles H. HASKINS, Dean Putman LOCKWOOD, The Sicilian Translators of the Twelfth Century and the First Latin Version of Ptolemy's Almagest, in: Harvard Studies in Classical Philology 21 (1910), p. 75–102, ici p. 79–80, 99.

39 Sur ce point, notre étude: La diplomatie médio-byzantine (voir n. 16), p. 80–81; ce don accompagne la paix de trente ans conclue alors: Franz DÖLGER, Regesten der Kaiserurkunden des oströmischen Reiches, 2. Teil, Regesten von 1025–1204, zweite, erweiterte und verbesserte Auflage, bearbeitet von Peter WIRTH. Mit Nachträgen zu Regesten Faszikel 3, Munich 1995, n° 1416, 1417, 1420.

40 Voir les hypothèses de HASKINS, LOCKWOOD, The Sicilian Translators (voir n. 38), p. 85–89.

41 Hypothèse de Nigel G. WILSON, The Madrid Scylitzes, dans: Scrittura e Civiltà 2 (1978), p. 209–219; Vasiliki TSAMAKDA, The Illustrated Chronicle of Ioannes Skylitzes in Madrid, Leyde 2002, p. 1–4.

42 Michel SOT, Aix-la-Chapelle au miroir de Constantinople, dans: Patrick BOUCHERON (dir.), Les villes capitales au Moyen Âge, Actes du XXXVI[e] congrès de la SHMESP, Paris 2006, p. 203–226, et plus précisément p. 213–215. La question est déjà ancienne, voir John BECKWITH, Byzantine Influence on Art at the Court of Charlemagne, dans: Helmut BEUMANN, Bernhard BISCHOFF, Hermann SCHNITZLER, Percy Ernst SCHRAMM (dir.), Karl der Große. Lebenswerk und Nachleben, Düsseldorf 1965, vol. 3, p. 288.

43 SOT, Aix-la-Chapelle (voir n. 42), p. 218–220.

D'abord parce que, nous l'avons dit, cette période est celle d'une intensification des échanges officiels entre cours, avec sa cohorte de délégations et contre-délégations circulant entre les deux empires, précisément si l'on prend en compte les relations dès 756–757[44]. Ensuite du fait que les membres de ces ambassades furent relativement nombreux, démultipliant d'autant plus les possibilités de transmission d'informations de cette nature. Si seuls les noms des ambassadeurs à la tête de ces délégations nous sont connus, principalement grâce aux annales franques, le personnel relevant de la suite des ambassades constitue un vivier non négligeable d'acteurs des transferts culturels, quoique les textes le taisent et restent silencieux sur l'identité et le nombre même de ces hommes[45]. Une troisième raison légitime l'interrogation de M. Sot, et renforce même son hypothèse: le fait que d'autres cas attestent l'intérêt que certains ambassadeurs peuvent avoir pour le transfert d'informations et de techniques relevant de l'architecture. De deux ou trois décennies postérieures, l'exemple livré par Jean le Grammairien dans le cadre des échanges diplomatiques entre Byzance et l'Orient abbasside peut nous en convaincre. Même s'il concerne davantage les relations avec le monde musulman oriental que celles avec l'Occident chrétien, il n'est pas dénué d'intérêt pour nos propos. Ajoutons d'ailleurs que plusieurs autres cas sont connus d'ambassadeurs circulant entre Byzance et l'Islam, prompts à discuter de l'aspect architectural du palais des souverains qui les accueillent. Là encore, si ces exemples nourrissent la ›rhétorique des ambassades‹, visant dans les textes à glorifier la finesse d'esprit et de ton de l'envoyé d'un prince face à un autre souverain, ils portent sens et rendent cohérentes l'idée qu'ambassadeurs et souverains puissent échanger oralement sur ces thèmes lors de contacts diplomatiques[46].

Un exemple témoigne toutefois de transfert architectural possible assuré par un émissaire officiel d'Occident chrétien. La venue à Constantinople de l'higoumène Nicolas de Grotaferrata au nom du pape Urbain II en 1089 a sans doute eu une incidence en ce domaine lors de son retour en Italie[47]. Il est en effet probable que le nou-

44 NERLICH, Diplomatische Gesandtschaften (voir n. 27), p. 252–255; Marie-France AUZÉPY, Constantin V, l'empereur isaurien et les Carolingiens, dans: Odile REDON, Bernard ROSENBERG (dir.), Les assises du pouvoir. Temps médiévaux, territoires africains, Vincennes 1994, p. 49–65; et ID., Francfort et Nicée II, dans: Rainer BERNDT (dir.), Das Frankfurter Konzil von 794, Francfort/M. 1997, p. 279–300.

45 GANSHOF, Relations internationales (voir n. 6), p. 124–125; et Michael MCCORMICK, Diplomacy and the Carolingian Encounter with Byzantium Down to the Accession of Charles the Bald, dans: Bernard MCGINN, Willemien OTTEN (dir.), Eriugena: East and West, Notre-Dame, 1994, p. 26–27; ID., Origins of the European Economy. Communications and Commerce, A.D. 300–900, Cambridge 2001, p. 139 et 424.

46 Voir les cas recensés par ROCHOW, Byzanz und das Kalifat (voir n. 12), 313–314; Alexander BEIHAMMER, Nachrichten zum byzantinischen Urkundenwesen in arabischen Quellen (565–811), Bonn 2000 (Poikila Byzantina, 17), n° 343, p. 415–416; ou encore Amin TIBI, Byzantine-Fatimid Relations in the Reign of al-Muʿizz li Dīn Allāh (953–975 A.D.) as Reflected in Primary Arabic Sources, dans: Graeco-Arabica 4 (1991), p. 91–107, ici p. 97.

47 Voir Gaufredus Malaterra, De rebus gestis Rogerii Calabriae et Siciliae Comitis et Roberti Guiscardi Ducis fratris eius, éd. Ernesto PONTIERI, Bologne 1928 (Rerum Italicarum Scriptores, V/1), lib. IV, chap. 13, p. 92–93; et Bernoldus, Chronicon, éd. Ian Stuart ROBINSON, Hanovre 2003 (Monumenta Germaniae Historica, Script. rer. Germ. Nova Series, 14), p. 479. Sur

veau décor en mosaïque qui orne l'église du dit monastère de Grotaferrata à partir du même moment s'inspire d'un modèle byzantin – peut-être celui observé par l'envoyé au monastère du Stoudios à Constantinople, bien que d'autres modèles et d'autres canaux de transmission restent possibles[48].

Il convient donc, dans de nombreux cas, de demeurer prudent dans l'attribution à tel ou tel ambassadeur d'un transfert culturel quel qu'il soit. Les objets sous forme de don diplomatique entrent aussi dans ces considérations. Ainsi en est-il, pour en rester aux échanges répétés et fréquents entre Byzantins et Carolingiens, dans le cas du fameux tissu »au quadrige«, aujourd'hui à Aix-la-Chapelle et de facture byzantine. À son endroit, Jean-Pierre Caillé formule l'hypothèse »d'une arrivée à Aix dans le jeu des tractations avec Constantinople«. Une hypothèse qu'il considère comme »tout à fait plausible«, mais qui reste »à envisager avec prudence«, l'historien manquant de preuves véritables[49]. Là encore, des sources conduisent à soutenir de telles propositions. Un texte postérieur, relatif aux relations entre les empires ottonien et byzantin y invite. Si l'on en croit Widukind de Corvey, la cour d'Otton I^er^ voit arriver après la victoire du Saxon contre les Hongrois des »tapis de toutes les sortes et de tous les formats«, offerts par les »ambassadeurs des Romains, des Grecs et des Sarrazins«[50]. Pour sa part, fort de ses deux missions diplomatiques sur le Bosphore au milieu du XII^e^ siècle, Wibald de Stavelot rapporte des soieries, de même que, semble-t-il, des reliques et deux reliquaires. Or, de retour en Occident, il fait enchâsser ces deux derniers dans un grand triptyque en laiton, argent et émail de facture mosane, encore visible aujourd'hui, associant de la sorte arts byzantin et occidental en un ensemble exceptionnel[51]. En un temps où le passage dans l'Empire byzantin de nombreux croisés assure aussi une part de transfert culturel, la place occupée par l'ambassadeur de Frédéric I^er^ Barberousse doit être soulignée. Il contribue, à sa façon, à enrichir la fascination des Occidentaux pour les arts somptuaires byzantins[52].

ce contact: Axel BAYER, Spaltung der Christenheit. Das sogenannte Morgenländische Schisma von 1054, Cologne, Weimar, Vienne 2002, p. 154.

48 Stefano PARENTI, Il monasterio di Grottaferrata nel Medioevo (1004–1462). Segni e percorsi di una identità, Rome 2005 (Orientalia Christiana Analecta, 274), p. 215–216.

49 Jean-Pierre CAILLET, Le monde franc et l'Orient du VI^e^ au IX^e^ siècle, dans: QUINTAVALLE (dir.), Medioevo mediterraneo (voir n. 11), p. 130–131, et figure 13, p. 131.

50 Widukind Corbeiensis, Res Gestae Saxonicae, 3, 56, éd. Peter HIRSCH, Hans-Eberhard LOHMANN, Hanovre 1935 (Monumenta Germaniae Historica, Script. rer. Germ., 60), lib. III, chap. 56, p. 135, cité par Jacqueline LECLERCQ-MARX, L'imitation des tissus ›orientaux‹ dans l'art du haut Moyen Âge et de l'époque romane. Témoignages et problématiques, dans: QUINTAVALLE (dir.), Medioevo mediterraneo (voir n. 11), p. 456–469, ici p. 464, voir TINNEFELD, Exquisite Geschenke (voir n. 5), p. 129.

51 Comme le met en avant Jacqueline LAFONTAIGNE-DOSOGNE, L'influence artistique byzantine dans la région Meuse-Rhin du VIII^e^ au début du XIII^e^ siècle, dans: Christopher MOSS, Katherine KIEFER (dir.), Byzantine East, Latin West. Art-Historical Studies in Honor of Kurt Weitzmann, Princeton 1995, p. 181–192, ici p. 185–186 et les références.

52 Reconnaissons toutefois avec Holger A. KLEIN, Eastern Objects and Western Desires. Relics and Reliquaries between Byzantium and the West, dans: Dumbarton Oaks Papers 58 (2004), p. 283–314, ici p. 292–293, qu'aucun texte n'assure avec certitude que les deux reliquaires

Concédons aussi que lorsqu'un transfert culturel, une transmission d'objet d'art ou autre par le biais d'un ambassadeur sont connus grâce aux textes, leur portée sur le court ou moyen terme demeure souvent dans l'ombre. Le cas d'un Halitgaire de Cambrai, émissaire de Louis le Pieux envoyé à Constantinople en 827–828, est suggestif à cet égard. Faute de documentation en effet, l'impact culturel de son retour de mission, alors qu'il revient chargé de tablettes en ivoire destinées à décorer des livres liturgiques, reste délicat sinon impossible à jauger[53]. Un constat d'autant plus regrettable que l'on connaît l'influence culturelle locale dont il a pu jouir[54]. Un tel exemple pourrait être répété avec d'autres ambassadeurs.

Au contraire, lorsqu'il transparaît des sources, le transfert culturel par la voie des ambassadeurs s'avère quelquefois plus inattendu. Dans le cadre des relations entre Byzantins et Abbassides, si le domaine architectural déjà évoqué est peu surprenant du fait de l'émulation entre pouvoirs rivaux sur ce plan – la monumentalité du bâti étant toujours une expression manifeste de la puissance politique –, une discipline comme l'alchimie peut aussi mettre en exergue le rôle fondateur d'émissaires officiels. Le récit dressé par Ibn al-Faqīh al-Hamaḏānī de la mission diplomatique de ʿUmāra b. Hamza au nom d'al-Manṣūr est éloquent. L'empereur lui exhibe en personne son savoir et sa pratique de l'alchimie avant que, de retour à Bagdad, l'envoyé du calife relate les faits à ce dernier, raison initiale qui poussera al-Manṣūr à s'intéresser à l'alchimie[55]. Il est établi que les textes les plus anciens en arabe sur cette discipline datent de cette période[56]. Le lien direct est donc reconnu entre ce transfert, l'ambassade et l'ambassadeur en question, en dépit de la part d'exagération d'un récit postérieur aux faits[57].

Le domaine liturgique livre aussi quelques exemples a priori plus inattendus. Là encore, les échanges entre Charlemagne et les Byzantins offrent d'intéressantes perspectives. Les données se concentrent principalement sur l'activité et les préoccupations d'un émissaire carolingien envoyé en 813–814 sur le Bosphore: Amalarius de Metz. Ce prélat mène alors cette mission avec un second éminent représentant diplomatique, Pierre de Nonantola, dans le but de confirmer les clauses du récent traité d'Aix-la-

aient bien été offerts à Wibald dans le cadre de ces déplacements diplomatiques, même si de fortes présomptions conduisent à les considérer de la sorte.

53 Comme le notait Danielle GABORIT-CHOPIN, Les trésors de Neustrie du VII^e^ au IX^e^ siècle d'après les sources écrites: orfèvrerie et sculpture sur ivoire, dans: Hartmut ATSMA (dir.), La Neustrie. Les pays au nord de la Loire de 650 à 850, vol. 2, Sigmaringen 1989 (Beihefte der Francia, 16/2), p. 259–293, ici p. 277, http://www.perspectivia.net/content/publikationen/bdf/atsma_neustrie_2/gaborit-chopin_tresors (26/6/2012).

54 Laurent JÉGOU, Charles MÉRIAUX, La culture et ses usages dans l'entourage des évêques de Cambrai pendant le haut Moyen Âge, dans: BOUGARD, LE JAN, MCKITTERICK (dir.), Culture du haut Moyen Âge (voir n. 29), p. 393–417, et plus particulièrement p. 403–404.

55 Ibn al-Faqîh al-Hamadhânî, Abrégé du livre des pays, trad. Henri MASSÉ, Damas 1973, p. 166.

56 GUTAS, Pensée grecque (voir n. 7), p. 180–181.

57 Gotthard STROHMAIER, Umâra ibn Hamza, Constantine V, and the Invention of the Elixir, dans: Graeco-Arabica 4 (1991), p. 21–24; ID., Al-Mansûr und die frühe Rezeption der Griechischen Alchemie, dans: Zeitschrift für Geschichte der Arabisch-Islamischen Wissenschaften 5 (1989), p. 167–177. Sur l'historicité du contact, voir ROCHOW, Byzanz und das Kalifat (voir n. 12), p. 313.

Chapelle, défini en 812[58]. Il est aussi un liturgiste de renom de son temps[59]. Il est dès lors moins surprenant qu'au-delà des conséquences purement diplomatiques d'un tel contact, ce dernier ait aussi des effets en matière liturgique. Si l'on en croit les propos d'Amalarius lui-même, il aurait assisté aux célébrations de l'épiphanie dans l'église Sainte-Sophie, début janvier 814. Il décrit cet office dans le chapitre 21 de son »Liber de ordine antiphonarii«[60]. Retenons surtout que ce texte est précisément consacré à l'épiphanie, et qu'il est fort probable que l'office byzantin ait été perçu comme une manière de modèle pour ses propres réflexions. Une influence, objet de recherches actuelles, qui est aussi un des résultats indirects du *mare clausum*, interdisant la navigation hivernale en Méditerranée pour une majorité d'itinérants, dont les ambassadeurs[61].

Cet exemple n'est pas si isolé lorsque l'on sait la place occupée par les orgues dans les contacts diplomatiques de part et d'autre de la Méditerranée au tournant des VIII^e^ et IX^e^ siècles. Dès 757, un orgue relève des dons de l'empereur Constantin V à Pépin le Bref, don suffisamment original et novateur pour que les annalistes francs l'enregistrent dans leurs écrits[62]. Nul doute qu'il y a là un modèle byzantin dont la diplomatie assure le relais. Notker le Bègue décrit quant à lui la manière dont Charlemagne aurait accueilli à son tour des ambassadeurs byzantins en son palais. L'empereur franc se plaît à écouter secrètement ces émissaires lorsqu'ils entonnent dans leur langue grecque »des psaumes en l'honneur de Dieu«: ils le charment suffisamment pour qu'il fasse traduire ces antiennes en latin, ou encore que des artisans de la cour créent un orgue, à l'imitation de celui apporté par les émissaires byzantins, mais destiné à leur usage privé. Un bel exemple de transfert culturel par imitation – quoique cette transmission semble avoir été réalisée au détriment de la volonté première des ambassadeurs[63].

De l'intérêt pour la liturgie à celui pour l'hagiographie, il n'y a qu'un pas, souvent franchi en arrière-plan des relations diplomatiques entre Byzance et l'Occident chrétien. Anastase le Bibliothécaire en donne la mesure, tout comme l'archiprêtre Léon de

58 Annales regni Francorum, inde ab a. 741 usque ad a. 829 qui dicuntur Annales Laurissenses maiores et Einhardi, éd. Friedrich KURZE, Hanovre 1895 (Monumenta Germaniae Historica, Script. rer. Germ., 6), anno 813, p. 137 et anno 814, p. 140. NERLICH, Diplomatische Gesandtschaften, (voir n. 27), p. 38–40, 267.

59 MCCORMICK, Origins, (voir n. 45), p. 138–143.

60 Amalarii episcopi opera liturgica omnia, éd. Johann Michael HANSSENS, Cité du Vatican 1950 (Studi e Testi, 140), vol. 3, p. 57.

61 Christina PÖSSEL, Did West Meet East? Amalarius of Metz Under Possible Byzantine Influence, dans: Elisabeth JEFFREYS, Judith GILLILAND (dir.), Proceedings of the 21st International Congress of Byzantine Studies, vol. 2: Abstracts of Panel Papers, Londres 2006, p. 260–261.

62 Voir l'ensemble des textes dans NERLICH, Diplomatische Gesandtschaften (voir n. 27), p. 166–167, 254. Cet orgue a toutefois un usage davantage cérémoniel que liturgique, voir TINNEFELD, Exquisite Geschenke (voir n. 5), p. 122. D'autre part, il n'est pas le premier objet envoyé comme don officiel en Occident suggérant la supériorité matérielle des Byzantins: LOUNGHIS, Kultur (voir n. 2), p. 52–54.

63 Notker Balbulus, Gesta Karoli Magni, éd. Hans F. HAEFELE, Berlin 1959 (Monumenta Germaniae Historica, Script. rer. Germ. Nova Series, 12), lib. II, chap. 7, p. 58; BERSCHIN, Medioevo greco-latino, (voir n. 23), p. 148–149.

Naples, évoqué plus haut. C'est d'ailleurs à Naples que la »Vie de sainte Marie l'Égyptienne« atteint pour la première fois l'Occident depuis l'Orient méditerranéen. Il est un des tous premiers textes en Occident décrivant Marie dans une fonction d'intercession[64]. Il ne conviendrait pas de le mentionner si Marie n'occupait alors une place croissante dans la spiritualité en Occident, ni, surtout, si un autre émissaire du milieu du XIe siècle, légat pontifical envoyé dans l'Empire byzantin, n'était pas lui aussi un vecteur d'informations sur le culte rendu à la Vierge en Orient, ce dont rend compte Pierre Damien[65]. Enfin, nul doute que les émissaires officiels dans les deux sens ont beaucoup apporté aux débats, connaissances et influences mutuelles en matière théologique. Songeons aux questions soulevées par l'iconoclasme, et sa fine connaissance dans le monde carolingien, en un temps où, précisément, les délégations circulent beaucoup entre capitales franque et byzantine[66]. Mentionnons encore les échanges courtois mais vifs, aboutissant à des prises de position fermes et opposées, entre légats des papes et autorités byzantines à la fin du IXe siècle, puis, régulièrement, à partir du milieu du XIe siècle[67].

Ces derniers contacts officiels font davantage penser à un blocage qu'à un transfert culturel par la voie diplomatique. Ils permettent en outre de rappeler qu'ambassades et ambassadeurs ont aussi pris part à la mise en scène, réelle et/ou rhétorique, du non-échange culturel. Il n'est en effet pas rare de trouver mention de cas où l'ambassadeur apparaît prisonnier de sa propre culture, avec la volonté de ne pas être perméable à celle des interlocuteurs étrangers qu'il rencontre – pire même, en méprisant ouvertement cette dernière[68].

LES AMBASSADEURS, ACTEURS PRIVILÉGIÉS DES TRANSFERTS CULTURELS?

Ces dernières considérations relativisent le fait de considérer ici le personnel diplomatique comme acteur privilégié des transferts culturels. Au-delà du choc culturel qui peut se faire jour lors de rencontres diplomatiques, au-delà aussi du silence des textes,

[64] Ibid., p. 218.

[65] Voir CIGGAAR, Western Travellers (voir n. 22), p. 266, avec les références. Nous pensons pouvoir identifier le légat en question avec Étienne de Saint-Chrysogone: Voir Nicolas DROCOURT, Les légats pontificaux à Constantinople, de 1054 à 1204, dans: Pascal MONTAUBIN, Hélène MILLET (dir.), Les légats pontificaux. Paix et unité de l'Église, de la restructuration grégorienne à l'aube du concile de Trente (mi XIe–mi XVIe siècle), Turnhout 2012 (à paraître).

[66] Voir SOT, Aix-la-Chapelle (voir n. 42), p. 221–223.

[67] BAYER, Spaltung (voir n. 47).

[68] Sur ce thème: Nicolas DROCOURT, Existe-t-il des signes distinctifs d'une culture d'ambassadeur dans le cas des contacts avec le monde byzantin (VIIIe–XIe siècle)?, dans: BOUGARD, LE JAN, MCKITTERICK (dir.), Culture du haut Moyen Âge (voir n. 29), p. 277–302, ici p. 290–297. Soulignons aussi avec Leslie BRUBAKER, The Elephant and the Ark. Cultural and Material Interchange across the Mediterranean in the Eighth and Ninth Centuries, dans: Dumbarton Oaks Papers 58 (2004), p. 175–195, que le sens que revêt un objet culturel échangé lors de contacts diplomatiques peut sensiblement varier entre son expéditeur et son récipiendaire.

quelques ultimes arguments méritent toutefois d'être avancés pour nous convaincre de la place singulière des ambassadeurs dans de tels transferts.

En matière intellectuelle tout d'abord. La place et l'influence des ambassadeurs comme vecteurs culturels se lisent dans leur profil social. Une analyse sociologique des hommes choisis dans les cours, les conseils, par les souverains ici concernés montre assez facilement dans quelle mesure ces acteurs de la diplomatie appartiennent à une élite à la fois politique et intellectuelle[69]. Elle est donc logiquement prompte à se faire la vectrice d'objets culturels, objets entendus au sens large. Les qualités intellectuelles sont précisément des aptitudes attendues chez ces émissaires officiels, image de leur prince auprès d'un autre, et indépendamment de toute rhétorique. Les textes byzantins insistent ainsi sur les capacités des représentants des *basileis* à discourir avec éloquence[70], et cela peut être confirmé jusqu'aux textes arabes mentionnant l'un d'entre eux en 946[71]. Il est par ailleurs établi qu'au-delà des seules tractations purement diplomatiques, les ambassadeurs sont régulièrement conviés à d'autres types de discussions de nature astronomique ou théologique mettant en valeur leur trempe intellectuelle[72].

Un second argument permet de placer ambassades et ambassadeurs dans une position privilégiée par rapport à d'autres acteurs possibles. Il repose sur une analyse fine et sérielle des sources, et, partant, sur une statistique. Elle provient des travaux de Michael McCormick sur le haut Moyen Âge. Après avoir effectué une recension que l'on peut juger exhaustive des déplacements, communications et voyageurs dans l'espace méditerranéen entre l'an 700 et l'an 900, il constate qu'une majorité relative des voyageurs connus sont des ambassadeurs. L'ensemble de la documentation met en effet en évidence qu'ils constituent précisément 43% des itinérants attestés, là où les pèlerins, au deuxième rang des voyageurs, ne sont que 13%[73]. A priori, donc, les ambassadeurs voyagent plus que les autres dans l'espace méditerranéen – en dehors des relations entre le seul monde byzantin et ses voisins – durant cette période. Ils ont donc potentiellement plus de possibilités que d'autres d'assurer des transferts culturels quels qu'ils soient.

69 Télémaque LOUNGHIS, Les ambassades byzantines en Occident: depuis la fondation des États barbares jusqu'aux croisades (407–1096), Athènes 1980, p. 283–284; NERLICH, Diplomatische Gesandtschaften (voir n. 27), p. 107–121; MCCORMICK, Origins (voir n. 45), p. 158–159, et sa riche étude comparée: ID., From one Center of Power to Another: Comparing Byzantine and Carolingian Ambassadors, dans: Caspar EHLERS (dir.), Deutsche Königspfalzen. Beiträge zu ihrer historischen und archäologischen Erforschung, vol. 8: Places of Power – Orte der Herrschaft – Lieux du pouvoir, Göttingen 2007, p. 45–72.

70 Voir Nike KOUTRAKOU, *Logos* and *Pathos* Between Peace and War: Rhetoric as a Tool of Diplomacy in the Middle Byzantine Period, dans: Thesaurismata 25 (1995), p. 7–20, ici p. 9.

71 Le géographe al-Masʿūdī, qui dit avoir rencontré l'ambassadeur, avance à son propos: »Il avait une grande connaissance de l'histoire des rois de l'ancienne Grèce et de Rûm, et de celle des philosophes qui furent leurs contemporains«, cité dans: VASILIEV, Byzance et les Arabes (voir n. 15), p. 407.

72 Voir le cas de l'émissaire būyide Ibn al-Bāqillānī à la cour de Basile II, voir DROCOURT, La diplomatie médio-byzantine (voir n. 16), p. 84.

73 MCCORMICK, Origins (voir n. 45), tableau 14.1, p. 434.

À ce constat ajoutons deux remarques qui le relativisent toutefois. Qu'en est-il pour les trois siècles suivants, siècles qui entrent en considération dans le présent article? Une étude identique à celle menée par McCormick dans la globalité des contacts et échanges recensés reste à faire pour cette période. Il est établi que les déplacements s'y multiplient, en particulier dès le XIe siècle, sous le signe de la croissance des échanges commerciaux, de la multiplication des pèlerinages, puis des pèlerinages armés. Il nous semble néanmoins que les ambassadeurs suivent ce mouvement d'ensemble en nombre absolu[74], mais leur nombre relatif reste délicat à jauger. Seconde remarque: dans quelle mesure notre documentation, si l'on en reste à la seule période 700–900, reflète-t-elle bien la réalité? Ne parle-t-on pas plus facilement des ambassadeurs dans les textes, surtout lorsqu'ils émanent du sommet du pouvoir, que d'autres itinérants, comme les pèlerins, plus isolés, ou les prisonniers de guerre sur lesquels, en général, on s'étend peu?

Enfin, un troisième et dernier argument doit être avancé, et il s'avère classique lorsque l'on décrit des ambassadeurs. Ces derniers semblent, de fait, des vecteurs culturels privilégiés par rapport à d'autres itinérants méditerranéens de par la dimension politique de leur déplacement et la recherche d'informations qui lui est associée. Un ambassadeur est d'abord un informateur au service du prince qui l'envoie. Nombre de textes témoignent à Byzance de cette fonction d'espion assignée tant aux ambassadeurs byzantins qu'aux émissaires étrangers envoyés dans l'Empire[75]. Bien plus, si l'ambassadeur peut être un espion, il est aussi de son rôle de transmettre plus largement des informations sur le territoire, la société et le gouvernement des entités politiques qu'il visite. Ainsi en est-il des émissaires étrangers, informateurs culturels et politiques sur le monde byzantin, sans que les données qu'ils glanent puis transmettent soient nécessairement secrètes, ni même cachées par les Byzantins[76]. En ce sens, les émissaires officiels s'avèrent de précieux vecteurs d'informations jusqu'à aujourd'hui, car certaines de ces informations ont été transmises par des textes qui constituent encore nos sources de connaissance sur cette civilisation médio-byzantine[77].

74 Voir les recensions finales de la thèse de LOUNGHIS, Ambassades byzantines (voir n. 70), p. 478–481 (pour le seul XIe siècle toutefois). Une étude globale des ambassades dans les deux sens (ambassadeurs byzantins à l'étranger et émissaires étrangers à Byzance) reste à dresser pour les deux derniers siècles de la période médio-byzantine.

75 Francis DVORNIK, Origin of Intelligence Services. The Ancient Near East, Persia, Greece, Rome, Byzantium, the Arab Muslim Empires, the Mongol Empire, China, Muscovy, New Brunswick 1974; Nike KOUTRAKOU, Diplomacy and Espionage. Their Role in Byzantine Foreign Relations, VIIIth–Xth Centuries, dans: Graeco-Arabica 6 (1995), p. 125–144, et ID., ›Spies of Town‹. Some Remarks on Espionage in the Context of Arab-Byzantine Relations (VIIth–Xth Centuries), dans: Graeco-Arabica 7–8 (2000), p. 243–266.

76 Et inversement avec les ambassadeurs byzantins: Mohamed T. MANSOURI, Présence byzantine en terre d'islam (VII–XIe siècle): sources d'information et moyens de propagande, dans: Georges JEHEL (dir.), Questions d'histoire. Orient et Occident du IXe au XVe siècle, Paris 2000, p. 235–253; Jean-Marie SANSTERRE, Les informations parvenues en Occident sur l'avènement de l'empereur Léon V et le siège de Constantinople par les Bulgares en 813, Byzantion 66 (1996), p. 373–380.

77 Voir Nicolas DROCOURT, Ambassadeurs étrangers à Constantinople: moyens de contacts, d'échanges et de connaissances partielles du monde byzantin (VIIIe–XIIe siècles), dans: François

CONCLUSION

À l'issue de cet exposé, il semble légitime de devoir considérer les ambassadeurs comme des acteurs majeurs des transferts culturels. Au-delà des raisons de bon sens évoquées dans notre troisième partie, les sources offrent plusieurs cas très précis. Il convient néanmoins de relativiser pour une part et de préciser ce constat final. Les exemples attestés d'ambassadeurs assurant un transfert culturel s'avèrent moins nombreux que ceux supposés au regard des propos des textes – quoique de multiples cas témoignent d'un lien plus qu'évident entre un transfert donné et un ambassadeur. D'autre part, la mise en perspective chronologique montre que, relativement tôt, l'influence de certains envoyés officiels pèse dans les relations entre Byzance et l'Islam (missions de ʿUmāra b. Hamza, de Jean le Grammairien). Cette influence paraît un peu plus tardive dans le cadre des échanges entre Byzance et l'Occident chrétien, bien que l'expérience carolingienne semble accélérer les choses, et que nous restions dépendants des sources et de leur silence relatif sur cet aspect des contacts. Inversement, à la fin de la période ici envisagée, la place centrale des émissaires dans ces transferts entre Byzance et l'Occident se dessine plus nettement qu'entre Byzance et l'Islam. Plus largement, l'étude des ambassadeurs ne saurait esquiver celle d'autres acteurs diplomatiques sur ce plan: les traducteurs, les interprètes, les membres de la suite des délégations ou encore les otages.

CLÉMENT, John TOLAN, Jérome WILGAUX (dir.), Espaces d'échanges en Méditerranée. Antiquité et Moyen Âge, Rennes 2006, p. 107–134; ID., Passing on Political Information between Major Powers: the Key Role of Ambassadors between Byzantium and some of its Neighbours, in: Al-Masāq. Islam and the Medieval Mediterranean 24/1 (2012), p. 91–112, http://dx.doi.org/10.1080/09503110.2012.655586 (26/6/2012).